

## Plounez, 4 août 1944, le drame d'une libération espérée

Il y a quatre-vingts ans, la commune de Plounez vivait un drame oublié aujourd'hui. Depuis 1940, les Plounéziens subissaient une occupation allemande très sévère qui s'est accentuée au fil des mois. En effet à l'été 42, les Allemands ont édifié un véritable camp retranché au Wern. Ce camp est traversé par la voie ferrée Guingamp- Paimpol et par la « petite ligne » Paimpol-Tréguier. Ces voies vont permettre l'acheminement de plusieurs grosses pièces d'artillerie et des postes de D.C.A. en provenance de Guingamp et aussi des tonnes de galets extraits du sillon du Talbert pour la construction des blockhaus. Un autre site, plus discret, abrite des réserves importantes de munitions dans le parc du manoir de Kergoniou. Une sentinelle postée dans le clocher de l'église surveille le bourg et la campagne environnante ; ce poste de surveillance est relié par téléphone au camp du Wern.



Pour ravitailler les troupes d'occupation, la population de Plounez est soumise à des réquisitions

très exigeantes. Il faut livrer de plus en plus de denrées, de fournitures et d'attelages. Les temps sont durs, la population souffre. Le pain manque dans de nombreux foyers. À Plounez, on craint les rafles organisées par les patrouilles allemandes.

Depuis la mi-juillet 1944, l'avancée rapide des Américains en Bretagne sème une certaine panique dans les garnisons allemandes du secteur de Paimpol. À cela s'ajoute les actes de résistance qui se sont multipliés avec en particulier plusieurs sabotages sur les lignes téléphoniques et les voies ferrées. Au début du mois d'août, la situation devient confuse ; plusieurs soldats allemands réquisitionnent, sous la menace, des chevaux, des charrettes pour chercher à gagner Brest, quelques uns préfèrent désertir. Le commandant du camp désarme les soldats polonais enrôlés de force dans la Wehrmacht, il ne leur fait plus confiance, ils sont pratiquement considérés comme des prisonniers. Quelques uns d'entre eux avaient d'ailleurs pris contact avec une famille de Paimpol où ils venaient en secret, écouter les émissions polonaises de la BBC.

La journée du 4 août confirme ce climat de panique qui gagne la garnison allemande. À 9 heures, on entend de très fortes explosions, les Allemands ont fait sauter les réserves de munitions de Kergoniou. Quelques heures plus tard, c'est le camp du Wern qui est en partie dynamité. Après une belle journée de travail, à Kernuet on a arraché des pommes de terre, les nouvelles arrivent : les Allemands sont partis, la sentinelle n'est plus dans le clocher du bourg, des soldats américains auraient été aperçus à Paimpol. C'est ainsi qu'une petite troupe de Plounéziens décide de marcher sur le bourg pour enfin assister à la libération tant attendue. Ils sont plusieurs familles de Kernuet, avec les Normand, les Richard, les Le Merrer et aussi les enfants Le Calvez avec leur mère et leur oncle Yves Le Guen...

Il est 23 heures quand ils arrivent au bourg, la nuit est tombée, la pleine lune est magnifique. Quelqu'un suggère d'aller sonner les cloches, les enfants s'y précipitent, les hommes prennent le relais. La joie est complète, mais elle ne dure pas longtemps. Les Allemands, qu'on croyait partis, font irruption sur la place du bourg. Ils se précipitent dans l'église, tirent et blessent Yves Richard. Il décède quelques heures plus tard. Autour de l'église, c'est le sauve-qui-peut général, toute la troupe se disperse sauf les hommes arrêtés dans le clocher par les Allemands. Un seul, Yves Herviou,

réussit à s'enfuir en sautant par un vitrail. Les 5 hommes prisonniers, Louis Normand, Émile Le Cor, Stanis Le Merrer, Yves-Marie Le Guen et Louis Prigent sont conduits à la ferme de Kergoniou. Deux d'entre eux, Yves-Marie Le Guen et Louis Prigent arriveront à s'enfuir.



Louis Le Normand 1888-1944

Les trois prisonniers vont vivre des heures tragiques, ils sont aperçus une dernière fois le lendemain, et leur disparition alimente les rumeurs les plus inquiétantes. Les Allemands présents encore pendant quelques jours continuent à semer la terreur jusqu'à perturber, le 7 août, la cérémonie d'obsèques de Yves Richard pour rechercher d'éventuels résistants.

La libération de Plounez se déroule le 17 août mais pour plusieurs familles, la joie est amère, on continue d'espérer, sans se faire trop d'illusions. Pour les épouses Le Cor, Le Merrer et pour Louise Normand, la fille de Louis Normand, l'angoisse est à son comble et dure de nombreux mois.

Deux ans plus tard, en septembre 1946, un des soldats polonais de l'armée d'occupation, Joseph Sarach, qui avait gardé le contact avec une famille de Paimpol, vient à Plounez à la demande du préfet des Côtes du Nord. Son témoignage permettra de trouver l'endroit dans le camp retranché du Wern, où avaient été enterrés les corps des trois prisonniers : Louis Normand, 56 ans, retraité de la marine marchande, Stanis Le Merrer, 54 ans ouvrier agricole et Émile Le Cor, 36 ans ouvrier agricole. L'exhumation des corps a été une épreuve abominable pour les trois familles.

Cet événement douloureux a créé un traumatisme dans les familles de ces martyrs ; ce petit texte est là pour perpétuer le souvenir de ces victimes de crimes de guerre.

*Texte écrit à partir de quelques phrases entendues de la bouche de Louise Normand et d'Yves-Marie Le Guen. Merci à Jacques et Annie Dervily pour les dossiers du site « Bevañ e Plounez ». Merci aussi à Jean Le Calvez et Annick Le Gall présents ce soir du 4 août. Ils avaient 13 et 10 ans en août 1944.*

Jean-Louis Le Goff, petit-fils de Louis Normand